

Fécondités de l'exil

Albert Memmi

Journal of French and Francophone Philosophy - Revue de la philosophie française et de langue française, Vol XIX, No 2 (2011) pp 1-3

Vol XIX, No 2 (2011)
ISSN 1936-6280 (print)
ISSN 2155-1162 (online)
DOI 10.5195/jffp.2011.503
www.jffp.org



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-Noncommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.



This journal is operated by the University Library System of the University of Pittsburgh as part of its D-Scribe Digital Publishing Program, and is co-sponsored by the University of Pittsburgh Press

Fécondités de l'exil

Albert Memmi

Ma chère Térésa,¹

Je vous écris d'un bateau, c'est-à-dire de nulle part. Sans bagages, puisqu'à chaque escale les bagages restent à bord; c'est pourquoi j'aime les croisières.

Marseille, Venise, Athènes, Haïfa, La Valette, Tunis; pas une seule de ces villes dont je ne suis parti sans regret, dans l'espoir de voir la suivante.

Venise n'est plus une ville mais un théâtre, une ville imaginaire, où même les artisans font de la figuration, quelque souffleurs de verre, des relieurs, des modeleurs, mais pas de boulangers ni de bouchers. Si je voulais imaginer une ville, je n'aurais pas mieux fait que l'Histoire pour Venise.

Athènes: du kitch et de la poussière autour du Parthénon. D'ailleurs, sauf quelques lieux préservés par le hasard, la Grèce existe-t-elle? Un rectangle délimité avec des cailloux, c'est le palais d'Agamemnon, explique le guide enthousiaste, comme s'il en était convancu. Partout les dieux devraient voler dans les airs, mais on ne les voit jamais.

La Valette: j'eus beau chercher, je n'ai pas trouvé de rapport entre les fantômes des croisés, qui sont ici le meilleur atout touristique, et les habitants actuels de l'île, chaleureux et rondouillards, peut-être nos anciens cochers de fiacre rentrés d'exil.

Haïfa: il faudra encore du temps pour que ce pays se mette à exister autrement que dans la Bible, ou par ce que les pèlerins croient y retrouver.

Tunis: l'hétéroclite, qui n'existe que dans mon souvenir, qu'il faut quitter pour retrouver quelques murs chaulés blancs ou bleus, infiniment répétés.

Pas une de ces villes, pourtant, où je n'aurais pu vivre.

Je dois vous faire un aveu, qui me coûte: on a beaucoup déploré les souffrances de l'exil, et j'y ai pris ma part. Il est temps d'ajouter que l'exil est également fécond.

J'ai tiré, quant à moi, grand profit d'avoir quatre, cinq patries et non une seule.

Dequis quarante ans, plus longtemps que dans mon pays natal, j'habite Paris, ville dont je suis amoureux au point qu'elle me semble la plus belle ville du monde. Je parle et j'écris en français; je crois bien que j'ai fini par rêver en français. Le français est ma langue d'homme libre, raisonnable et rationnel, que je m'efforce d'être, la langue du citoyen discipliné mais sourcilieux, d'un pays démocratique; mon irremplaçable outil de travail quotidien, d'écrivain et de pédagogue. Le français est ma manière de penser l'universel.

Je ne saurais dire complètement ce que l'arabe est resté pour moi, malgré mon immersion sans retour dans la francophonie, surtout dequis la mort de mes parents; il m'en reste l'essentiel, l'intime familiarité avec les racines communes au monde arabe, de sorte que je me retrouve en pays connu du Maroc à la Syrie.

L'hébreu, langue de mon imaginaire d'enfance, celui de la Bible vécue et racontée, citée avec aisance et naturel dans nos milieux d'artisans, qui émaillait notre arabe local d'expressions complices. Et aujourd'hui langue d'un projet, reliant d'une manière inattendue le passé presque mythique à un avenir politique.

L'italien, langue-musique à mes oreilles; j'ai grande jouissance à parler italien, à entendre mes amis italiens dire, et moi à leur école, "Tesoro mio," "Carrissimo."

Je ne dirai rien des quelques miettes de maltais, recueillies auprès de mon père, qui s'exprimait si bien dans ce surprenant dialecte arabo-chrétien qu'on le prenait pour un maltais; ni sur l'espagnol, parlé avec la distinction de Cervantes, au point que les linguistes, paraît-il, viennent l'étudier auprès des familles juive fossiles réfugiées ici dequis l'inquisition. Ni du grec, idiome de tous les philosophes, dont je fus professionnellement, jusqu'à ce que la littérature l'ait emporté.

L'autre face de l'exil, enfin, c'est de jouir d'appartenances multiples. Et surtout d'y contracter une indulgence envers tout le monde. Ce sont les groupes qui exigent de nous d'être ceci *ou* cela, parce que les groupes sont de grosses bêtes sans cervelle, qui sont jalouses parce qu'elles ont peur. La vérité, de plus en plus, est que nous sommes à la fois ceci *et* cela, et même davantage. J'aurais bien aimé posséder cinq passeports en attendant de les avoir tous.

En somme, chère Térésa, je vous écris de nulle part, c'est-à-dire de partout.

En attendant, je vous embrasse.

¹ Cet essai a paru pour la première fois dans *Histoires de lecture* (Lire en Fête, 2003) et apparaît ici avec la permission de l'auteur.